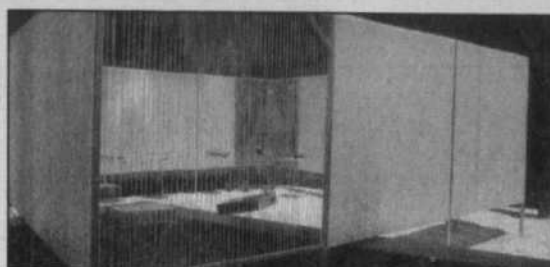


SÉRIE DE L'ÉTÉ

En partance:  
Pays-Bas  
Page D 3



DE VISU

Fossoyeurs d'ombres vivantes  
Page D 6

LE DEVOIR

LIVRES



# Compagnons d'un été

Tant de livres à lire. Tant d'écrivains à découvrir, à re-connaître, à fréquenter. Et ces auteurs célèbres que tout le monde semble avoir lus! Comment s'y repérer? Chaque samedi au cours de l'été, le cahier Livres fait le portrait d'un romancier de réputation internationale et de son univers, en prenant appui sur son plus récent titre. Neuf rendez-vous, neuf écrivains. Autant de compagnons d'un été.

Andrea Camilleri

## Montalbano, je suis

JOHANNE JARRY

Né à Porto Empedocle (Agrigente, Italie) en 1925, Andrea Camilleri est une star littéraire en Italie, plus particulièrement dans sa Sicile natale, où se déroulent, dans un Vigata fictif, tous ses romans. Bien avant de devenir romancier, Camilleri a enseigné la mise en scène et présenté son travail de dramaturge sur plusieurs scènes italiennes. L'homme a scénarisé plusieurs séries policières, ce qui profite de toute évidence à l'écriture de ses romans. Cette activité romanesque, il s'y consacre tardivement, soit à la fin des années 70, et ce n'est qu'au début des années 90 qu'il sera lu par un plus large public. Ses romans monopolisent les premières places des listes des best-sellers, surtout depuis la parution de *La Forme de l'eau*, son premier roman policier à mettre en scène le commissaire Montalbano.

Le nom de ce fameux personnage fait écho à celui d'un écrivain bien connu des amateurs de polars: Manuel Vazquez Montalban. Les deux écrivains se connaissent et s'estiment, et leurs personnages se croisent surtout au lit, quand Montalbano, avant de s'endormir, tourne les pages d'une enquête louche confiée au détective Pepe Carvalho. Autre similitude entre les deux auteurs: ils mènent deux œuvres distinctes de front, l'une de forme plus classique (historique dans le cas de Camilleri), l'autre d'un genre jugé moins noble: le polar. Mais chez Camilleri, tout comme chez Montalban, polar ou pas, le style est présent.

Celui de Camilleri, on n'en saurait pas grand-chose s'il n'y avait pas aussi œuvre de traducteur. Serge Quadruppani, son principal traducteur et lui aussi écrivain, se fait un devoir de rendre les trois niveaux de langue qui coexistent dans les romans de Camilleri, soit l'italien classique, le sicilien pur et l'italo-sicilien, de façon à ce que le

lecteur français accède à cette langue très typée. Elle caractérise même certains personnages, le plus coloré étant Catarella, l'inimitable standardiste du commissariat de Vigata. Voyons comment il peut retransmettre un message au commissaire: «Trois fois, il tiffona le dottori Lacté, celui avec le esse au fond! Y veut vous parler en pirsonne pirsonnellement! Il dit qu'une chose très urgente d'urgence c'est!»

Une veine historique

Camilleri est sensible à l'histoire, et plus particulièrement à celle de la Sicile à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'auteur confie à Fabio Gambaro (*L'Italie par ses écrivains*, Éditions Liana Levi) qu'il doit tout à son aîné, Leonardo Sciascia, de qui il a «appris la curiosité vis-à-vis de l'histoire et sa façon de se projeter dans le présent». *La Disparition de Judas*, récemment paru chez Métailié, est une sorte d'hommage à son maître puisque le roman est inventé à partir d'un court extrait d'*A chacun son dû* de Leonardo Sciascia.

Dans ce texte, le comptable Antonio Pato disparaît dans la trappe qui s'ouvre sous ses pieds pendant la représentation de la pièce *Funérailles*, ce qui est conforme à ce que son rôle exige. Mais qu'on ne le revoie plus après, ce n'était pas prévu... Camilleri écrit la suite de l'histoire de Sciascia dans *La Disparition de Judas*. L'enquête pour retrouver le disparu est confiée à deux services de police rivaux, ce qui va drôlement compliquer les affaires et multiplier la production de rapports officiels. On se promène d'un service à l'autre, de lettres en déclarations, et on se demande comment ils font pour s'y retrouver dans ces labyrinthes hiérarchisés. Et le comptable, dans tout ça? Oh, on finit par le retrouver...

Cet intérêt pour l'histoire se matérialise autrement dans une biographie que Camilleri consacre à Luigi Pirandello, *Biographie de l'en-*

*fant échangé*, publiée récemment chez Flammarion. Camilleri a plusieurs raisons de s'intéresser à celui qui a écrit *Six personnages en quête d'auteur*. Les plus évidentes? Ils sont tous deux dramaturges et nés dans le même village. Il s'agit donc du regard que pose un écrivain sur la vie d'un homme dont il fréquente l'œuvre (plusieurs extraits sont intégrés au texte de Camilleri) et les mêmes lieux depuis longtemps. Cette familiarité donne parfois une allure échevelée au texte, mais comme le précise Camilleri, c'est «la transcription d'un récit oral que j'ai fait de la vie de Luigi Pirandello, abordée d'un point de vue limité et entièrement personnel».

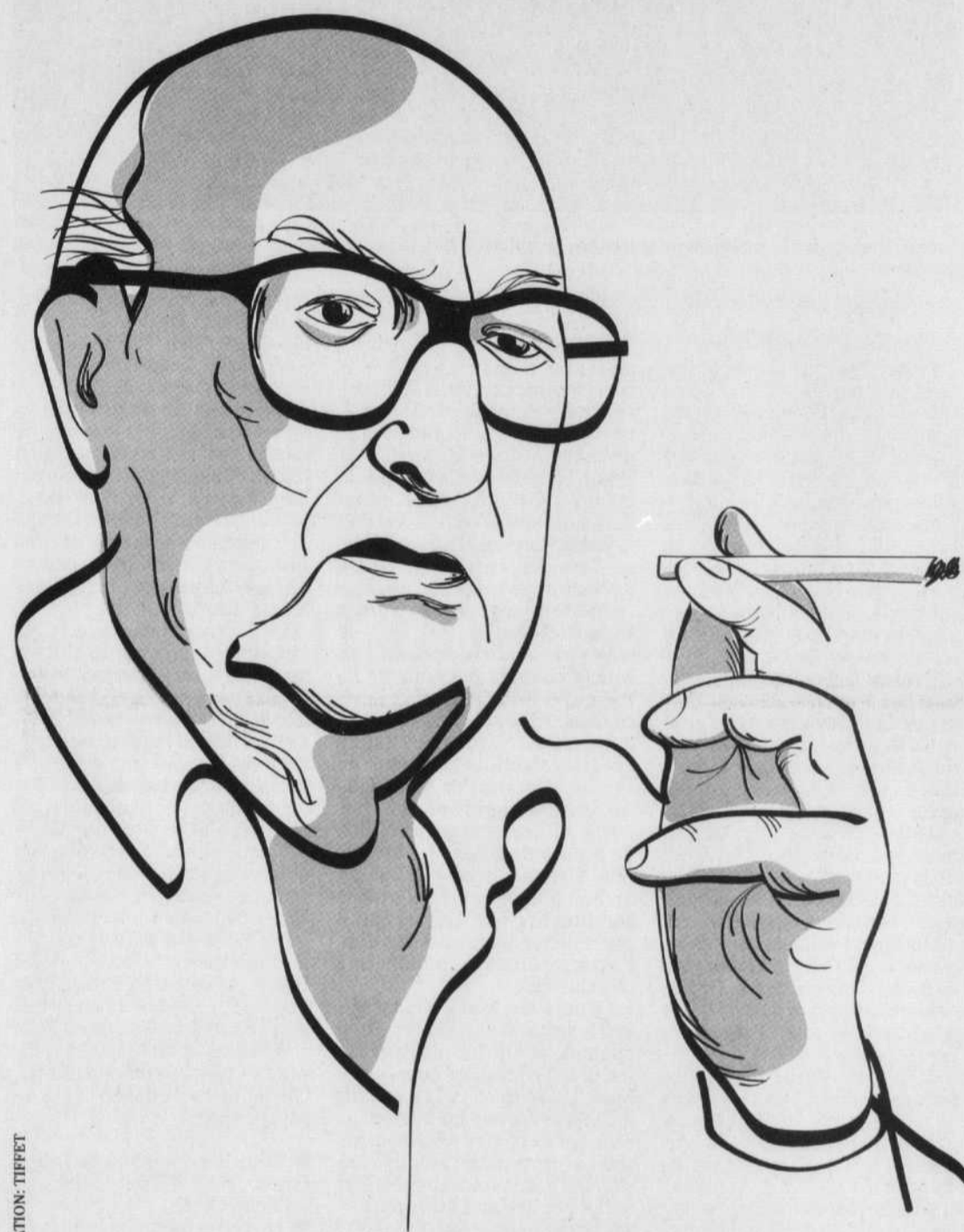
Montalbano, qui es-tu?

Qu'on se le dise: les histoires de Camilleri, sans Salvo Montalbano, ce n'est pas le même plaisir de lecture. Plaisir qu'on doit en partie au personnage: du commissaire de police à Vigata. Ce mélancolique quinquagénaire vit à Marinella, à quelques kilomètres du village, et se délecte le plus souvent possible des bons petits plats que lui mitonne la fidèle Adelina. Ses amis sont ceux avec lesquels il forme une équipe: Fazio et Mimì. Ce dernier, au désespoir de Montalbano (voir *L'Excursion de Tindari*), est sur le point de se marier.

Se marier. Montalbano y pense parfois, il se dit même que c'est le mariage qu'il vit avec Livia, même si leurs vies se déroulent dans des villes séparées: lui à Vigata, elle à Boccadasse, faubourg de Gênes. Livia, à qui il téléphone la nuit parce que, le jour, il oublie qu'elle existe, voudrait bien un enfant de Salvo avant d'être trop vieille et une vie de tous les jours avec l'homme qu'elle aime. Car s'aimer, il semble clair qu'ils le font depuis longtemps. Alors, qu'est-ce qui retient Salvo? Ah, on finira bien par le savoir un de ces jours.

Autres signes distinctifs: Montalbano ne sait pas siffler, sauf en

VOIR PAGE D 2: CAMILLERI



«En réalité, les lecteurs s'amuse-  
trop en lisant mes livres: person-  
nellement, j'aimerais qu'ils rient  
moins et réfléchissent plus.»

Andrea Camilleri / ILLUSTRATION: TIFFET

Lieux de mémoire

## Julien Gracq: une voûte sur l'océan

Quels sont les lieux privilégiés d'un écrivain? La pièce où il écrit? le paysage où il rêve? les mots qu'il aligne? Chaque samedi au cours de l'été, notre collaboratrice Guylaine Massoutre, forte de ses lectures et de sa visite des lieux, explore le paysage naturel et imaginaire d'un écrivain. C'est à l'historien Pierre Nora que cette série a voulu emprunter son titre, histoire de lui donner le crédit d'une heureuse formule, comme il se doit, mais aussi pour rappeler que littérature et mémoire sont intimement liées. Cette semaine, les lieux de Julien Gracq.

GUYLAINE  
MASSOUTRE

Aujourd'hui, 27 juillet 2002, Julien Gracq fête ses 92 ans. À Saint-Florent-le-Vieil, en ce pays des Mauges aux confins de l'Anjou et de la Bretagne, l'écrivain, jadis professeur parisien, a pris sa retraite. La région est un vivier d'histoire. Le

château de conte de fées de la Renaissance, le donjon en ruine — là est né Du Bellay, là Gilles de Rais... —, le bocage peint de gris-vert, le chemin de traverse qui serpente dans un méandre de l'eau dormante, tout invite à baguenauder.

Une route glisse le long du co-teau de Saint-Florent, laisse la tour de perception de la gabelle

sur «l'or blanc» — le sel — et grimpe sur le pont, ancré dans l'île Batailleuse. Sur la corniche se dressent l'abbatiale fortifiée et l'église, que ravive un épisode douloureux de l'histoire française: la guerre des Chouans. Les chemins des hommes sont agités. Seul, le chemin de halage invite à rêver d'alliance, celle de la terre et de l'eau.

Au 3 de la rue du Grenier à sel, tout près de la Loire, Gracq a réintégré la maison paternelle, une grande demeure altièrre, achetée lorsqu'il avait dix ans. En face se trouve le logis modeste où il est né. «On n'habite vraiment que la maison qu'on bâtit soi-même, on ne se loge durablement que dans ce qui a poussé en conformité avec votre forme empreinte. [...] une civilisation de bernard-hermite est sans avenir», écrit-il dans *Autour des sept col-*

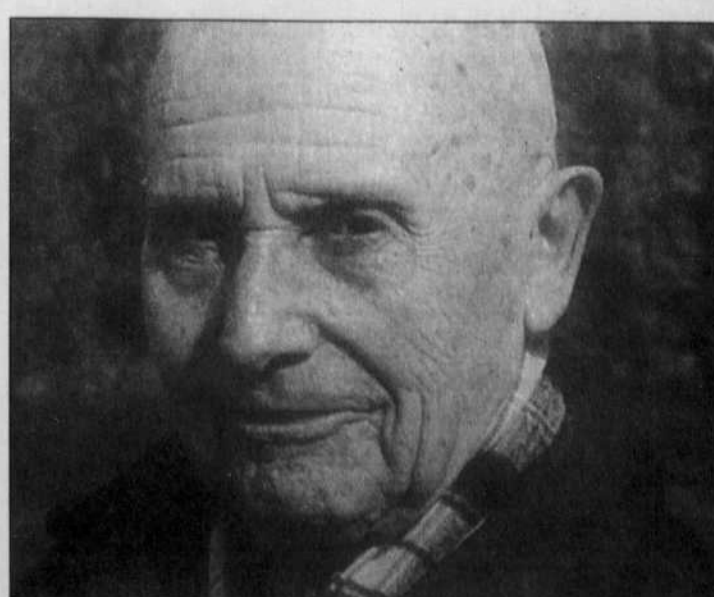
lines, un de ses derniers livres.

La maison à quatre niveaux paraît endormie. Nul signe de vie, sinon le jeu d'un volet de fer, déplié ou replié à l'une ou l'autre fenêtre de la terrasse. La grille est ouverte sur un jardin en friche. Dans la maison silencieuse où il vit seul, l'homme discret préserve le secret de sa vitalité. Art de vivre ou lucidité, il veille sur un trésor de mots: il tient loin de la vie médiatique ses souvenirs et ses savoirs. Rendez-vous aux deux mille pages de sa prose élective dans *La Pléiade*.

Clé de voûte

Dès la publication de son premier roman, *Au château d'Argol*, en 1936, André Breton reconnaît en ce géographe historien la fulgurance de sa prose, qui illumine

VOIR PAGE D 2: GRACQ



Julien Gracq

JEAN-PAUL DEKISS LIBRAIRIE CORTI

## LIVRES

## LIVRES PRATIQUES

## Le jardinage, un défi constant

RENÉE ROWAN

D'année en année, la même question s'impose : comment améliorer l'apparence de son jardin, quel nouveau légume ajouter à son potager? Pourquoi ceci, pourquoi pas cela? Quelles sont les nouvelles vedettes de l'heure? Le jardinage est un défi constant et, pour vous aider à le relever, voici quelques titres d'ouvrages nouvellement parus.

## JARDINIER DU DIMANCHE

Philippe Asseray avec la collaboration de Martine Rigaudie  
La Maison rustique, Flammarion Paris (France), 2002, 128 pages

Cet ouvrage est destiné aux néophytes qui ne peuvent consacrer que quelques heures chaque week-end à leur jardin. Un pari possible, affirme l'auteur, qui considère le jardinage comme une activité de détente, une source de plaisir, tout en étant respectueuse de l'environnement naturel. Le but visé: apporter solutions et conseils pour faciliter la tâche du jardinier amateur. À la toute fin de cet album cartonné et abondamment illustré, on trouve une série de trucs pratiques et tout simples pour arriver à de bons résultats: ainsi, faucher en permanence le persil et la ciboulette pour stimuler le départ de nouvelles pousses; utiliser de l'eau de Javel pour débarrasser les plants de

poireaux victimes de parasites; enterrer des récipients verticaux à bord lisse et remplis à moitié de bière — de préférence sans alcool — pour éliminer les limaces... elles en raffolent! Ce ne sont là que quelques-unes de ses bonnes idées.

## LE JARDINAGE ÉCOLOGIQUE

Yves Gagnon  
Les Éditions Colloïdales  
Saint-Didace (Québec), réimpression  
269 pages

Un livre sans prétention mais fort utile pour qui veut s'adonner au jardinage écologique. Le terme écologique sert ici à qualifier un mode de culture. Écrit dans une langue simple, accessible à tous, notamment aux débutants, ce guide s'adresse à ceux et celles qui désirent cultiver fruits et légumes en harmonie avec l'environnement. Cultiver écologiquement, c'est dire non merci à la pétrochimie et à son emprise sur la production alimentaire: la fertilisation repose ici sur le recyclage des matières organiques, sur le recours à la rotation des cultures et au compagnonnage. «Une pratique agricole respectueuse du milieu et de la vie du sol assure la fertilité de la terre», estime l'auteur, qui enseigne l'agriculture et l'horticulture écologiques dans des commissions scolaires et signe des chroniques horticoles dans divers périodiques.

## SUIITE DE LA PAGE D 1

le réel où son regard se pose. Le catégorique Breton, peu enclin à vanter l'art romanesque, lit chez Gracq un surréalisme qui, sans rien devoir aux éclats de l'écriture automatique, séduit par l'ensorcellement du rêve éveillé. Sa langue si nueuse, obsessionnelle et précise fascine, aussi dense que les vertes eaux marneuses de la Loire et aussi frissonnante que ses petits affluents.

Les affinités électives de Gracq sont posées. Fait prisonnier en juin 1940 et interné en Silésie, il commence *Un beau ténébreux*, qui sera publié en 1945. À Caen, démobilisé, il compose *Le Roi pêcheur*: son goût pour la légende bretonne, dont le chef-d'œuvre absolu demeure pour lui *Parsifal*, se poursuit, quoique transposé, dans son merveilleux *Rivage des Syrtes*, de 1951.

Rien ne l'émeut autant que la visite d'un rêve, sur le gris océan mental. Il l'explique: «Il est de la nature de ceux — très rares pour moi — qui remuent et brassent dans leur masse les eaux profondes, libèrent et ramènent vers la surface des réserves totalement enfouies d'extase, de sensualité, de ravissement.» Maintes pages doivent au tropisme du rêve leur ton incomparable; on dirait des arches de lumière, posées comme un rideau ouvert sur l'océan.

En 1946, il a livré un remarquable essai sur Breton. Puis, dans *Préférences, Lettrines, En lisant en écrivant*, il s'adonne à l'écriture fragmentée, avec l'instinct du dénicheur de trouvailles; il y marie la verve et l'humour d'un analyste perspicace. Livrant les confidences sans lyrisme de ses humeurs critiques, il signe ainsi des chroniques saturées de souvenirs. Cet infatigable lecteur à l'audace opiniâtre des découvreurs, solitaire jamais las de soumettre ses préférences littéraires à l'épreuve du monde.

Mais le plus enchanteur revient aux promenades littéraires. En évoluant sur les bords de l'Èvre, dans *Les Eaux étroites* ou dans *Lettrines 2*, il se déplace en écrivant, croquant d'un trait d'artiste ce que le guide donnerait à savoir. Il libère, ce faisant, un collier de perles, autant de noms dont il donne des pages à relire: Nerval et Poe, les frères, Chateaubriand, admirable, ou Proust, dont il n'est pas si friand.

Nulle part n'apparaît avec autant de limpidité le passage oblique du lieu à l'œuvre. Une promenade en chaland, cette navigation toute de lenteur et de guet, vous baigne dans le clapotis de l'eau qui se referme et le concert d'une multitude d'oiseaux cachés. Peut-être apercevez-vous la poule d'eau qui fait claquer ses ailes, mais ce qui saute, derrière vous, est-ce une carpe, un crapet ou un crapaud? Languille, le brochet et le sandre, ce délicieux poisson blanc, se traînent, indolents compagnons de l'ombre, au fond des miroirs que noircit le reflet des saules et des joncs.

Du chemin de ronde qui ceinture Saint-Florent, on suit la capricieuse Loire de ses rives, ses îles herbues et ses canaux afférents, les étangs brumeux et les bancs sablonneux, les champs de bataille attestés depuis les invasions normandes. On fait face au duché de Bretagne, jadis ennemi du royaume de France. La Loire les relie, tandis que la terre leur oppose l'univers aquatique complexe des marais et des roselières. Le

## GRACQ



Julien Gracq, jadis professeur parisien, a aujourd'hui pris sa retraite dans un de ses paysages familiaux.

ciel changeant suspend sa course.

## La pulsion vagabonde

Peut-on imaginer décor plus naturel au *Rivage des Syrtes*? Il faut aller sur place: la lointaine contrée imaginaire, dominée par la sérénissime Venise, y trouve un singulier modèle. La fiction en parallèle y joue plus d'un tour, pleine d'astuces et de clins d'œil, si bien que la sensibilité d'un Hugo, d'un Stendhal, d'un Turner, d'un Flaubert ou d'un Bazin, pourtant passée par là, apporte moins au paysage du marcheur que le décor romanesque de Gracq.

Quel est le plus étrange? La fertilité exceptionnelle des sites historiques dans l'imaginaire ou l'étonnante féerie que distillent les émotions littéraires tenaces? La douceur du petit Liré, chère à un autre poète, à quelques kilomètres, opère-t-elle un charme? Ou, simplement, le mystère des lieux vient-il de la charge d'histoire et de légendes? Ici, histoire et roman, mémoire et fiction se rejoignent et s'imprègnent mutuellement de résonances: «Il n'y a pas d'autre monde que le nôtre», écrit Gracq. *La littérature n'échappe pas à cette loi. Elle est un angle, un point de vue, un regard par lequel le voir.*

La plume subtile tient à des sens ultra affinés. Dans *Un balcon en forêt* (1958), situé durant la guerre de 1940 dans les Ardennes, il part d'une phrase lue dans un roman d'Aragon. Quelques mots ont suffi à éveiller un souvenir, celui d'un lieu magique où le mystère lève à son tour des acteurs fantômes. Le roman naît. Mystère, attente, dispo-

nibilité, la mémoire revit un état de fièvre.

La rêverie gracquienne véhicule ainsi une mobilité mentale et la communique. Ceci fait, cette dépense vitale s'éteint-elle d'elle-même, un peu indifférente à la nécessité de dénouer l'histoire. En effet, pour Gracq, écrire un roman n'est pas un but en soi. Ce qui l'intéresse, c'est la tension réversible entre la réalité et la fiction. Par exemple, dans *La Forme d'une ville*, c'est la ville blanche de Nantes qui se lève, ou des fragments de paysage dans les *Carnets du grand chemin*.

Et puis, au-delà de Saint-Florent, s'étend le domaine de La Presqu'île. En 1976, il publie ce récit d'une virée songeuse en auto, qui part de Savenay et gagne l'océan Atlantique, la pointe de Pen-Bé, devenue Pen Run, pique sur Piriac (Kergrit) et finit à Guérande, à la porte du marais breton de la Grande Brière (le Marais Gât). Comme dans *Le Rivage des Syrtes*, un homme erre et trompe son attente d'une femme, figure inspiratrice mais absente d'un paysage ouvert comme une chambre vide.

Le tracé ne comporte nul piège, sauf la dramatisation qui s'opère en moins de 40 km. Est-ce le déplacement, le rythme des pensées en route, la contagion de la presqu'île qui livrent le désir à la pulsion qui l'épuise? L'émotion de Simon, qui anticipe sa rencontre avec une fée, s'écoule dans un vocabulaire sensoriel et physique du voyage. À sa terme, une déception s'installe; la béance du vide succède à la disponibilité du départ.

La traversée gracquienne met le

cap sur une psyché et l'explore. Dans un sûr abandon au langage, elle décrit l'élan, l'enchantement enthousiaste, l'intuition du mystère et la pulsion vagabonde, «la succession brusquée des ombres et des lumières intérieures». Le bonheur de l'écriture est lié à un état précaire, l'espoir d'amour qui fait agir Simon, jusqu'à ce que le sortilège cesse. Au final, ce moi émotif et mobile s'effondre: rien ne le ramène aussi fermement à la terre que la brûlure des mots. Le passage d'une constellation s'éteint sur le néant.

Quel espace donner à un tel climat, saturé de géographie? Une forme de «diorama incohérent et syncope», dit Gracq. Son Graal explose en fragments littéraires. Le roman simulacre devient la quête d'une quête, désir d'amour transformé en images du pays réel. Ainsi, les sources du moi livrent lumière ou sang, selon la courbe de l'histoire.

Fragile beauté, que reste-t-il du plaisir, après telle lecture, éblouissante, comme le fut celle, pour Gracq, du *Domaine d'Arnheim*? Ce livre d'Edgar Poe à relire, une promenade littéraire qui en parle? Pour le passeur, c'est quelque chose d'unique à écrire. Tout éveil glisse en écriture. La voie est libre.

À Saint-Florent-le-Vieil, le paysage se plie à cette métaphore. Qui dit encore qu'il n'y a pas de pays de rêve?

■ Tous les ouvrages de Julien Gracq sont disponibles aux Éditions Corti.

■ Lecture complémentaire: *Le Déjeuner des bords de Loire*, récit, Philippe Le Guillou, Mercure de France, Paris, 2002, 92 pages.

**Palmarès Renaud-Bray**  
Le baromètre du livre au Québec  
du 17 au 23 juillet 2002

1	Roman Qc	BONBONS ASSORTIS ♥	M. TREMBLAY	Leméac/Actes Sud	5
2	Biographie Qc	L'ALLIANCE DE LA BREBIS	G. LAVALLÉE	JCL	14
3	Roman Qc	LES QUATRE SAISONS DE VIOLETTA	C. BROUILLET	Denoël	6
4	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages	15
5	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	7
6	Essais	LA RAGE ET L'ORGUEIL	O. FALLACI	Plon	4
7	Dictionnaire	LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2003	COLLECTIF	Larousse	4
8	Polar	TOI QUE J'AIMAIS TANT ♥	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	9
9	Roman Qc	OUF ! ♥	D. BOMBARDIER	Albin Michel	11
10	Roman	LE PIANISTE ♥	W. SZPILMAN	Robert Laffont	75
11	Biograp. Qc	QUE FREUD ME PARDONNE !	J. VOYER	Libre Expression	15
12	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE ♥	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	90
13	Roman	LA CROIX DE FEU, T. 5 - 1 <sup>re</sup> partie	D. GABALDON	Libre Expression	8
14	Roman	LA QUATRIÈME MAIN	J. IRVING	Seuil	13
15	Cuisine	BARBECUE ♥	S. RAICHLÉN	L'Homme	14
16	Roman	JE L'AIMAIS ♥	A. GALVALDA	Dilettante	20
17	Roman	LE LIT D'ALIÉNOR	M. CALMEL	XO éd.	22
18	Roman	LE BAISER	D. STEEL	Pr. de la Cité	10
19	Roman	ÉLOGE DES FEMMES MÛRES ♥	S. VIZINCZEY	du Rocher	65
20	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, T. 1, 2 & 3 ♥	M. LABERGE	Boréal	85
21	Roman	QUELQU'UN D'AUTRE ♥	T. BENACQUISTA	Gallimard	25
22	Polar	PARS VITE ET REVIENS TARD ♥	F. VARGAS	Viviane Hamy	34
23	B.D.	ALBUM SPIROU n° 264	COLLECTIF	Dupuis	4
24	Polar	WONDERLAND AVENUE ♥	M. CONNELLY	Seuil	13
25	Sexualité	FULL SEXUEL	J. ROBERT	L'Homme	20
26	Roman	BAUDOUIN ♥	U. ECO	Grasset	19
27	Roman	LES ENFANTS DE LA TERRE, T. 5 - Les refuges de pierre	J. M. AUJEL	Pr. de la Cité	13
28	Guide Qc	GÎTES ET AUBERGES DU PASSANT AU QUÉBEC 2002	COLLECTIF	Ulysse	22
29	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	96
30	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	Intouchables	36
31	Roman	OÙ ES-TU ?	M. LÉVY	Robert Laffont	37
32	Roman	MADMOISELLE LIBERTÉ	A. JARDIN	Gallimard	26
33	Roman Qc	VOYAGE AU PORTUGAL AVEC UN ALLEMAND ♥	L. GAUTHIER	Fides	15
34	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	14
35	Nutrition	BON POIDS, BON CŒUR ♥	MONTEVAC/DUMESNIL	Flammarion Qc	10
36	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	84
37	Beaux livres	LA TERRE VUE DU CIEL ♥	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière	141
38	Roman	LE LIVRE DES ILLUSIONS ♥	P. AUSTER	Leméac/Actes Sud	10
39	Essais	NEXT ♥	A. BARICCO	Albin Michel	11
40	Roman Qc	MISTOUK	G. BOUCHARD	Boréal	11
41	Roman	ROUGE BRÉSIL ♥	J.-C. RUFIN	Gallimard	48
42	Arts	365 JOURS POUR LA TERRE	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière	36
43	Roman Qc	LE CŒUR EST UN MUSCLE INVOLONTAIRE ♥	M. PROULX	Boréal	15
44	Santé	GUÉRIR SANS GUERRE ♥	J. LEDOUX	Flammarion Qc	125
45	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI ♥	G. HALE	Manise	61

♥ Coup de Cœur RB    ■ Nouvelle entrée    Nbre de semaines depuis parution

**Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.**

24 succursales au Québec

Pour commander : ☎ (514) 342-2815  
www.renaud-bray.com

## CAMILLERI

## SUIITE DE LA PAGE D 1

rève, et il fume, puisque c'est interdit partout. Les films porno l'endorment et il ne verrouille ni portes ni fenêtres avant de se coucher. Parfois, une belle femme attend qu'il rentre chez lui... mais c'est toujours à Livia que Montalbano pense en s'éveillant (nous sommes dans un roman, après tout).

## Du côté des polars

Bien qu'il soit parmi les auteurs les plus lus en Italie, Camilleri trouve qu'on ne le prend pas suffisamment au sérieux. «En réalité, les lecteurs s'amuse trop en lisant mes livres: personnellement (personnellement?), j'aimerais qu'ils rient moins et réfléchissent plus.» Qu'il se rassure: on rit (et même parfois à gorge déployée), mais on «pinse» aussi en lisant ses romans! Dans *L'Excursion à Tindari*, le plus récent roman, paru dans la série des Montalbano, seul un Sicilien aguerri peut comprendre ce que signifie la disparition d'un vieux couple sans intérêt. Pour tirer au clair cette histoire bien compliquée, presque diplomatique dans la mesure où la mafia est concernée, pas besoin de gros muscles. Montalbano opte pour la méditation. Il se réfugie dans l'arbre aux oliviers (où il s'endort souvent) ou marche le long du môle dans le port de Vigata. Et si on ne veut pas être à la traîne, il faut bien qu'on «pinse» de son côté. Et puis, une fois que tout est éclairci, Montalbano se remet à penser à Livia... Se marier ou pas?

Trop faciles, les histoires de Camilleri? Pour certains, oui. L'écrivain règle ses comptes avec ses détracteurs dans la nouvelle intitulée *La Démission de Montalbano*, qui donne son titre au recueil. Un vinoux dégueulasse a abusé d'une minotte de neuf ans et lui a fracassé le crâne après. Montalbano n'arrive pas à faire avouer le coupable. C'est Mimi qui finit par avoir raison du vieux. Mais comment? Oh, il lui a fait une petite incision au rasoir juste là où ça pisse. Montalbano, un peu vexé, rentre chez lui.

Pendant qu'on réfléchit (quand même, la méthode du rasoir, ça ne ressemble pas du tout à Mimi), Montalbano est témoin de l'enlèvement d'une femme. Il retrouve la voiture des agresseurs, se gare sans bruit, rampe jusqu'à la maison. Deux hommes cuisinent. Très louche, pense le commissaire. Couvert par le vacarme de la friture, il grimpe les escaliers. La femme est en morceaux. Impossible de décrire ce qu'il en reste sans avoir envie de vomir, comme le fait d'ailleurs Montalbano une fois sorti de la maison. Après, il verse de l'essence sur le seuil de la demeure. Ensuite, il prend son pistolet dans le coffre à gants, puis il marche vers la cabine téléphonique (oui, c'est un miracle, elle fonctionne), compose un numéro, attend. Dans la nuit romaine, un septuagénaire qui tapait à la machine est interrompu.

— «Allô? Qui est à l'appareil?»  
— Montalbano je suis. Qu'est-ce que tu fais?

— Tu le sais pas ce que je fais? Je suis en train d'écrire la nouvelle dont tu es le héros. J'en suis arrivé au point où tu es dans la voiture et où tu as engagé la balle dans le canon. D'où tu téléphones?

— D'une cabine.  
— Et comment tu y es arrivé?  
— Ça te regarde pas.  
— Pourquoi tu m'as téléphoné?  
— Parce qu'elle me plaît pas, cette nouvelle. Je ne veux pas y être mêlé, c'est pas mon truc. Et puis, l'histoire des yeux frits et du ragoût de mollet est complètement ridicule, une véritable connerie, excuse-moi de te le dire.

— Salvo, je suis d'accord avec toi.

Et voilà que le septuagénaire (on a deviné qui c'est) lui raconte qu'il en a marre de se faire accuser d'écrire «des histoires miel-leuses et rassurantes» et qu'on lui dise que le succès ne lui réussit pas. Qu'il n'en pince maintenant que pour l'argent. «Je cherche à me mettre au goût du jour...» Pendant que le septuagénaire romain déclame sa tirade, on pense à ce qui ne collait pas dans cette histoire trop écurante pour que Montalbano y soit mêlé. Alors, ça ne nous étonne pas du tout lorsque le commissaire refuse de jouer le jeu. Pas mal, non, comme moyen de faire passer le message?

C'est d'ailleurs un art (faire passer le message) que pratiquent avec éloquence quelques familles siciliennes. Mais le monde change; la tradition aussi. «Il n'y a plus de règles qui tiennent», constate Camilleri. Et [...] si l'on essaie d'écrire à propos d'un phénomène dont on

ne connaît pas les règles, on risque de la sublimer. Et ça, évidemment, la Mafia ne le mérite pas. C'est pour cela que dans les aventures de Montalbano, elle n'est jamais au centre du récit, mais plutôt une présence insaisissable.» C'est ce qu'illustre son dernier roman, *L'Excursion à Tindari*, où l'avidité des jeunes loups fait qu'ils tuent impunément. L'honneur? Pratique disparue. Mais les vieux ne sont pas fous et ont encore la force d'éliminer ceux qui vont trop loin. Mais qu'arrivera-t-il lorsque plus personne ne fera régner la tradition? Voilà, on n'en dit pas plus. Sinon que chaque aventure de Montalbano (mis à part peut-être *La Voix du violon*, qui laisse sur sa faim) est pur plaisir de lecture.

## Indications bibliographiques

La série Montalbano. À lire en français et dans cet ordre: *La Forme de l'eau* (Pocket), *Chien de faïence* (Pocket), *Un mois avec Montalbano* (Fleuve Noir), *Le Voleur de goîter* (Pocket), *La Voix du violon* (Fleuve Noir), *La Démission de Montalbano* (Fleuve Noir) et *L'Excursion à Tindari* (Fleuve Noir).  
La série historique: *La Disparition de Judas* (Métallié), *Un filet de fumée* (Fayard), *La Concession du téléphone* (Livre de poche), *La Saison de la chasse* (Fayard), *Un massacre oublié* (Le Promeneur), *Indulgences à la carte* (Le Promeneur), *L'Opéra de Vigata* (Points), *Le Coup de cavalier* (Métallié). S'ajoute à cela *Pirandello - Biographie de l'enfant échangé* (Flammarion).

LIVRES  
EN PARTANCE

## Rêves d'eau

L'été est une saison propice aux dépaysements. Chaque samedi tout au cours de l'été, notre collaboratrice Johanne Jarry fera entendre ici quelques voix d'écrivains dont les œuvres permettent de franchir les frontières et font du lecteur un voyageur. Cette semaine: les Pays-Bas.

JOHANNE JARRY

«La migration des âmes n'a pas lieu après, mais pendant la vie», écrit Cees Nootboom, poète, romancier et essayiste né aux Pays-Bas. Cette migration traverse son œuvre comme un bruissement d'ailes. À dix-huit ans, sur le bord d'une route en Provence, Cees Nootboom ressent l'urgence de partir. Depuis, on a l'impression qu'il n'est jamais revenu. Cet écrivain voyage. Ses destinations sont des pays où l'attendent des histoires. Il en a trouvé deux très belles en Asie: *Le Bouddha derrière la palissade* et *Mokusei!*, et plusieurs autres en Europe. La densité de ses livres, loin d'être des carnets de voyage, permet au lecteur de renouer avec une intensité que les routines de la vie érodent. Ces récits remplis de hasards lui rappellent aussi que l'espace qu'il habite est beaucoup plus vaste qu'il ne le croit. La plupart des livres de Cees Nootboom, dont son plus récent (et très inspirant) roman, *Le Jour des morts*, sont publiés chez Actes Sud. Plusieurs sont disponibles en Folio.

## Le génie du lieu

Hella S. Haasse est née à Djakarta et a vécu jusqu'à l'âge de vingt ans aux Indes néerlandaises (aujourd'hui appelées Indonésie). Le lecteur qui entrera dans son œuvre en lisant *Les Seigneurs du thé*, mais plus encore en plongeant dans *Le Lac noir* (Babel), ressentira l'attachement qu'elle éprouve pour sa terre d'origine. Dans *Le Lac noir*, le narrateur est très lié à un jeune Indonésien. Mais la situation politique fait que ce dernier associe maintenant son ami néerlandais au peuple colonisateur. L'amitié est rompue. Hella S. Haasse, très attachée à l'Indonésie, a senti qu'elle n'avait plus sa place dans ce pays. Est-ce cette perte qui confère un rôle si important aux maisons dans son œuvre? Loin de sa terre natale, elle crée des romans où les maisons sont des lieux mystérieux, secrets, inquiétants, à l'image de son écriture.

Hella S. Haasse se passionne aussi pour l'histoire. Elle a écrit des romans à partir de figures historiques comme Charles d'Orléans ou de personnages marquants comme la marquise de Merteuil, créature de Laclos. Cela donne *Une liaison dangereuse*, un roman très fin où la marquise de Merteuil correspond cette



ARCHIVES LE DEVOIR

Les Pays-Bas dans toute leur splendeur.

fois avec une femme d'aujourd'hui. Plusieurs livres de Hella S. Haasse sont publiés chez Actes Sud. D'autres sont disponibles en format Points. Particulièrement recommandés: *Les Routes de l'imaginaire* (Babel) et *La Source cachée* (Actes Sud).

## Labyrinthe obscur

«Nulle chose n'existe ni n'a existé qui n'engendre, n'ait engendré ou n'engendrera une autre chose.» C'est la phrase mantra de Jeroen Brouwers, lui aussi né à Djakarta. Mais son lien à l'Indonésie est tout autre. «Prenez-moi mes souvenirs, jetez-les au feu, comme ma mère.» Dans *Rouge décanté* (Folio), prix Femina étranger 1995, le narrateur se souvient. Pendant l'occupation japonaise de l'Indonésie, durant la Seconde Guerre mondiale, sa famille et lui sont prisonniers du camp de Tjideng.

Si ce pan d'histoire est peu connu, c'est en partie parce que tous ceux et celles qui en sont revenus vivants ont préféré l'oublier. Mais le narrateur, lui, ne veut pas. Parce que oublier, c'est nier ce qui s'est passé. Ils dormaient dans un évier, les femmes étaient violées, battues à mort devant tous, sa mère comme les autres, devant lui. Que veut faire un enfant de cinq ans qui voit mourir tous les jours? «Pour avoir sauté et ri aux

éclats, et regardé avidement cette scène horrible, je n'ai pas cessé jusqu'à ce jour de me donner des gifles chaque fois qu'elle m'est revenue à la mémoire — à l'époque, j'ignorais qu'elle était horrible et que je faisais moi-même partie de l'horreur.» Quand le narrateur sort du camp, on le diagnostique «désaxé, immoral, manquant de discernement». Il va de pension en pension, tout à fait conscient que sa mère l'éloigne de lui pour oublier. Mais il n'a plus de mère, sa mère s'est cassée là-bas, il le dit. Alors il cesse de la voir, ne sait plus rien d'elle. Et très peu de temps après sa mort, parce qu'il n'a rien oublié, il écrit *Rouge décanté* (Folio), deuxième volet d'une trilogie autobiographique commencée avec *L'Éden englouti* (Gallimard), livre où le narrateur retrace la période avant le camp, quand la mère était reine, et le paysage, paradis. On se demande comment on a pu ignorer aussi longtemps l'existence de ces livres-là.

## Raptus d'enfances

L'univers romanesque de Renate Dorrestein compte une dizaine de romans, mais le lecteur francophone n'accède pour l'instant qu'à deux œuvres en traduction, soit *Vices cachés* (10/18) et *Un cœur de pierre* (Belfond). Ces deux romans ouvrent sur le monde

d'enfants que la vie fait trop vite vieillir. Dans *Vices cachés*, une enfant de dix ans fait une fugue avec son petit frère pour échapper aux attachements sexuels de leur frère aîné qu'elle a peut-être tué en le poussant à l'eau. Les enfants se réfugient dans une voiture, à l'insu de sa conductrice, une vieille femme en route pour la maison familiale de Port na Bà, l'île écossaise où elle s'installe tous les étés.

Agnès n'a vécu que pour ses frères, et plus encore pour celui qui vient tout juste de mourir. La voilà seule pour de bon. Un peu moins seule depuis qu'elle a retrouvé la maison de leur vie et qu'il y a ces enfants qu'elle doit aider. La candeur d'Agnès tranche avec la sauvagerie de la petite Chris. Et puis les rôles s'inversent; Agnès perd ses illusions sur ceux qu'elle croyait proches d'elle et Chris redevient, le temps d'un retour, une petite fille de dix ans pleine d'espoir. Les deux romans de Dorrestein mettent en place un univers romanesque qui se construit contre les faux semblants. À suivre.

## Un chef-d'œuvre

Anna Enquist est poète et psychanalyste. De ses deux romans traduits en français, on retient surtout *Le Chef-d'œuvre* (Babel). Johan Steenkamer, un peintre ambiteux, voit enfin son œuvre faire l'objet d'une grande exposition dans un musée. Des invitations sont lancées, un souper familial est planifié. Mais l'événement glorieux ravive les tensions entre les deux frères, réaffirme l'autorité écrasante de leur mère et, surtout, réanime l'espoir de voir leur père, qui les a quittés depuis longtemps, franchir le seuil du musée ce soir-là.

Dans ce roman, Anna Enquist explore comment on construit sa vie au-dessus d'une faille. On plonge dans la complexité des liens amoureux qui demeurent forts malgré une séparation, on comprend cette femme incapable de faire le deuil de son enfant, on aime regarder deux amies faire des confitures. Ce roman très vibrant est celui d'une psychanalyste qui a sans doute beaucoup écouté les autres lorsqu'ils tentaient de se libérer de la toile familiale. Mais c'est aussi l'œuvre d'une poète qui imprime un style et un rythme à la narration et qui le porte à des kilomètres des analyses cliniques. Le tout foisonne de sens.

Du côté de la relève, *Lundis bleus* (10/18) d'Arnon Grunberg. Ce récit de jeunesse rappelle le style de Philip Roth, en beaucoup plus décousu. Jeune juif coincé entre des parents dysfonctionnels, le narrateur découvre la sexualité, ou plutôt son obsession pour la sexualité. Impression de déjà lu... Enfin, Jacques Beaudry, professeur de littérature, s'intéresse depuis longtemps aux Pays-Bas, et plus particulièrement à sa littérature. Cela donne un essai, *L'Œil de l'eau* (Liber), où sont présentées des notes sur douze écrivains, dont plusieurs inconnus ici. Une lecture poétique dont le ton est peut-être trop dense par moments.

## ROMAN QUÉBÉCOIS

## Un bon gars

## LES MÉCOMPTES

Hélène Bard

Les Intouchables, 2002, 140 pages



Robert Chartrand

◆ ◆ ◆

Dès les premières pages de ce roman, on se dit que c'est bien lancé. La situation initiale est astucieuse, qui laisse entrevoir mille développements possibles. Il était donc une fois, quelque part en l'an 2000, un jeune homme qui ne demandait pas mieux que de se laisser vivre. À 25 ans, Carl est déjà confortablement installé dans le far niente. Après de vagues études en sciences sociales qui se sont arrêtées au seuil de l'université, il a eu un petit emploi dans un supermarché. Licencié, il devient chômeur puis assisté social, tout naturellement. Sans états d'âme.

Or, voici que lui tombe dessus un cadeau — empoisonné, peut-être — du hasard: un étudiant-chercheur qu'il ne connaît ni de près ni de loin lui offre un emploi de fonctionnaire du sommeil: il devra dormir dans une chambre nue, de 9h à 17h, du lundi au vendredi, sans poser de questions sur l'expérience dont il est un des cobayes. Cela ne se refuse pas, la semaine de quarante heures — à dormir! — généreusement payée, des vacances assurées et même des congés de maladie. C'est la situation rêvée — si on peut dire — pour Carl. «Il pourrait même, s'il le voulait, travailler la nuit. Et il pourrait encore de huit heures de liberté. La vie parfaite.»

De là, Hélène Bard avait beau jeu d'orienter son récit là où bon lui semblait. Son personnage principal, qui dormait déjà ses douze heures quotidiennes, aurait pu devenir un bourreau de travail. Un champion du sommeil, lointain cousin de cet artiste, champion du jeûne, imaginé par Kafka. Ou elle aurait pu en faire un martyr s'il s'était révélé que l'expérience à laquelle il se soumet cachait des monstruosité.

Bard a plutôt choisi la voie modeste du réalisme, tout au moins en apparence. Carl, tout enthousiaste, emménage dans un nouveau logis, qu'il peint et meuble. Il s'installe comme le font tous ceux qui en ont les moyens. Le voici devenu un jeune homme rangé qui se découvre, pour quelque temps, un goût pour l'ordre et la propreté. Il s'organise, il «existe», mais demeure l'adolescent attendri qu'il n'a jamais cessé d'être, fiston à sa maman qu'il aime et déteste tout à la fois. Il faut dire que c'est une drôle de bonne femme, oublieuse, insensible parmi des intermédiaires de sollicitude maternante. Elle ne sait plus où elle en est dans ses rapports avec son fils, et lui non plus.

Pour le reste, Carl ne fréquente qu'un ami d'enfance, François, qui l'accompagne dans ses beuveries et ses virées dans les bars de danseuses nues. Ils sont de vieux complices qui ont noué au fil des ans «une intimité masculine qui dépasse l'entendement, soudée dans les profondeurs de leurs rêves enfantins communs». Carl et François, tout en ingurgitant des océans de bière, causent sports ou femmes. Ce sont de jeunes beaux, qui se taisent sur leurs sentiments. Ainsi sont les hommes, d'hier comme d'aujourd'hui: leur cause est entendue d'avance.

Puis survient un épisode détonnant, au beau milieu du roman de Bard, dans ce chapitre médian dont Jacques Allard a remarqué qu'il était souvent décisif (voir à ce sujet *Le Roman du Québec*, chez Québec Amérique, 2000). Carl, le séducteur cynique qui se trouvait récemment réduit à fréquenter des prostituées ou à se soulager en «communiquant» avec des filles par Internet (allez savoir pourquoi: c'est une des incohérences du roman de Bard) tombe subitement amoureux, dans un cadre doublement exotique. Les deux citadins pur jus s'en vont en expédition de pêche, en pleine nature sauvage. Au détour d'une rivière, une apparition: une jeune fille dans toute la fraîcheur de sa spontanéité, qui semble n'avoir rien de commun avec toutes ces femmes que Carl a connues. Nathalie est décidément une «drôle de fille»,

dont il veut croire qu'elle a un «vice caché. Un homme, quelque part, planqué dans un placard, qui la contrôle toujours. Des problèmes de drogue. Un enfant. La putain du village. Ou encore une lesbienne». Eh non, cette jeune fille n'est ni geignarde ni quémandeuse. Elle n'est qu'elle-même. «Et lui, il croit rêver. Pas de lamentations, pas de propos féminins plaintifs, que des mouvements de corps libéré, des yeux puissants, des jambes bronzées et fortes.»

Puissance, force: ce sont là les attributs féminins ambigus qui séduisent le grand enfant du roman de Bard. Il en pince pour cette fille «naturelle» et va même jusqu'à pressentir que se trouvent «toute la vie et la mort dans ce prénom». Elle et lui bavardent, ils s'apprivoisent comme le feraient des adolescents. Par des jeux de mains, des attachements innocents, en échangeant leurs chapeaux. Ce moment et ce chapitre sont un sommet du récit, une apogée qui ne sera suivie que d'une longue dégringolade où s'accablent les mécomptes, dont le plus significatif sera celui des rapports de Carl avec Nathalie. Ils ne se reverront qu'une fois. Disons qu'il en sortira déconforté, pris d'une «langueur» inopportune dont l'explication contraste étrangement avec les exercices sexuels racontés ailleurs. On voit où cela va: amour et sexualité ne vont pas de pair.

La deuxième moitié du roman de Bard est à l'avenant. L'écriture, qui n'était déjà pas très sûre au départ, se relâche. La langue même devient approximative. On croise donc un «souvenir intarissable», des «consommations transparentes»; Carl «abandonne l'univers rassurant du siège des toilettes» ou adopte «une position fœtale improvisée de maigreux et de langueur». Je parierais — et tant pis si je perds — que les derniers chapitres ont été écrits à la va-vite, comme s'il s'agissait de se débarrasser d'une tâche odieuse.

Reste de tout ceci un personnage de jeune «cassé» de l'époque actuelle, qui a troqué, comme bien d'autres, la révolte et l'appétit de violence du Tit-Jean célèbre de Jacques Renaud — c'était en 1964 — pour le cynisme tranquille et l'apathie qui conviennent mieux à l'époque actuelle. Le Carl de ce roman s'ajoute ainsi à la longue liste de ces personnages de garçons sans père — la narration glisse là-dessus. Boudeur, gêné par moments de son physique puis sottement fier de son apparence, il représente ces hommes fuyards, comme l'était le héros de *La Portée du printemps*, paru l'an dernier aux mêmes éditions, ce premier roman de Bard, plutôt compliqué, où une veuve se refaisait une autonomie en découvrant à retardement le goût de la fuite chez son mari disparu.

*Les Mécomptes* démarrait dans la joie, dans ce plaisir distancé où un jeune homme croit s'être «enfin pris en main», à qui un médecin dira pourtant, à la fin: «Il faudra vous reposer et reprendre votre vie en main.»

L'infantilisme des hommes, leur incapacité à exprimer leurs émotions, le rapport ambigu à leur corps, et aux femmes: on a l'embaras du choix pour les thèmes que pousse ce roman qui ne se termine pas tout à fait, qui gâche dans sa deuxième moitié une très bonne histoire et fait paraître plus bête qu'il ne fallait un personnage qui méritait mieux.

robert.chartrand@sympatico.ca

## POÉSIE

## L'espace habitable du poème

CATHERINE MORENCY

Le Noroît publiait récemment, dans la collection «Initiale», deux auteures peu connues mais dont les premiers souffles en poésie méritent certainement qu'on s'y arrête. Ainsi Michèle Gagné et Suzanne Joly posent-elles, dans des mouvements bien distincts mais étant toutes deux inspirées par une quête intérieure foisonnante, les jalons de recueils fertiles.

Dans la filiation directe de Jacques Brault, Michèle Gagné s'introduit dans le paysage littéraire par le biais d'un questionnement sur le lien qui existe entre le langage poétique et l'intériorité des êtres, la solitude apparaissant chez l'auteure comme une piste privilégiée pour accéder à une forme de liberté créatrice. Et si cette liberté occupe une position centrale dans *Habiter ici*, c'est qu'elle ouvre les portes de la communication intérieure, qui permettrait à l'être de se conquérir lui-même, de s'habiter en quelque sorte: «Sans nous détacher de la terre durable / sans la honte sur nos souffles / il n'est pas trop tard / pour renaître / entre deux espaces blancs.»

Entre les êtres, donc, mais aussi en soi et jusque entre les battements de son propre cœur, se tisse un univers dont la finalité semble correspondre à l'instant sublime où

le langage intérieur devient le lieu d'une existence poétique riche mais non encombrée, elle-même berceau de cet espace habitable tant recherché: «Loin des regards en rafales, / un jour, j'ai disparu / avec les planches d'une maison, / j'ai construit / un océan de sable amer.» Sans jamais prétendre à quelque vérité que ce soit. Gagné questionne, explore, sonde les tréfonds de la conscience créatrice avec un dynamisme qui confère à son écriture une fragilité et une force étonnantes. Jouant aisément avec la forme poétique (les poèmes en prose alternent avec ceux en vers), elle livre ici un premier recueil où duquel les espaces intérieur et poétique se rencontrent et se répondent dans un discours à la fois complexe et aérien.

Avec un peu moins de fluidité mais non sans talent, Suzanne Joly propose dans *Alchimie des ombres* une démarche similaire à celle de Michèle Gagné. Comme cette dernière, elle accède au lieu poétique en empruntant une voix qui résonne visiblement au Brault des quinze dernières années. Si la quête de Joly semble plus erratique que celle de Gagné, c'est peut-être parce qu'elle est livrée instantanément, dans un mouvement plus prompt et donc moins réflexif. Ainsi, la poésie de Joly en est une qui s'élabore sur la route, en marche,

dans un mouvement perpétuel quoique chaotique. Et les questions posées trouvent des réponses tant dans la nature et chez l'autre qu'en soi-même: «Saurons-nous délaissés chemin faisant / amarres et attaches / qui occultent le phare / et nous privent de la mer.»

Admettant d'emblée que «nous ne savons plus qui nous sommes», Joly suit donc, dans un élan semblable à celui de Gagné et où l'on sent constamment la présence de Brault en filigrane, la piste de l'écriture comme lieu de rédemption et comme port d'attache: «Un espace s'inscrit / au plus près de nos chairs / un lieu sûr poème.» Pourtant, cette conquête de «l'habitable» s'élabore aussi dans *Alchimie de l'ombre* à travers l'acte amoureux et celui du partage. En témoigne la très belle suite *Au feu de la rencontre*, qui constitue à la fois la finale et le plus bel accomplissement de ce recueil.

## HABITER ICI

Michèle Gagné  
Éditions du Noroît  
Montréal, 2002, 58 pages

## ALCHIMIE DE L'OMBRE

Suzanne Joly  
Éditions du Noroît  
Montréal, 2002, 87 pages

## POLAR

## D'étranges cocktails

MARIE CLAUDE  
MIRANDETTE

John Farrow, autre nom de plume de l'écrivain anglo-québécois Trevor Ferguson, avait publié un premier suspense au printemps 2000, *La Ville de glace*, lequel avait remporté un certain succès, grandement mérité. Il récidive avec un deuxième titre dans la même lignée, alors que le sergent-détective Émile Cinq-Mars, ce flic méticuleux, consciencieux et obstiné, reprend du service pour un autre tour de manège sordide.

Délaissant le milieu des motards criminels (la précédente enquête se déroulait au cœur de la brigade Carcajou et dressait un portrait peu élogieux des Hells et autres Rock Machine) au profit de celui de la recherche pharmacologique sur le sida, Cinq-Mars fait une incursion dans un monde où les vies humaines ont moins de valeur que les profits espérés par les grandes sociétés pharmaceutiques.

D'abord, le cadavre d'un employé d'un laboratoire de recherche est retrouvé flottant à la dérive sous la glace du lac des

Deux-Montagnes, à l'endroit même où Cinq-Mars a rendez-vous avec une femme qui souhaite lui révéler certains éléments plutôt étranges sur les méthodes douteuses et expéditives d'un labo. Cinq-Mars, ne croyant pas au hasard, commence déjà à tiquer.

Entre New York et Montréal, le sergent-détective, assisté de son indéfectible adjoint et faire-valoir Bill Mathers, enquête et découvre que certains malades sont prêts à tout, jusqu'à ingurgiter un méchant cocktail de médicaments encore au stade de l'essai clinique, sorte de mélange de la dernière chance qui s'avère plutôt un aller simple garanti vers la mort. Celle qui le leur administre, Lucie Gabriel, croit naïvement œuvrer à sauver des vies humaines. Mais elle se rend bientôt compte que ses employeurs ont d'autres objectifs et la manipulent à qui mieux mieux.

Moins surprenant que le précédent thriller de Farrow-Ferguson, dont l'un des principaux intérêts était sans contredit les très belles descriptions de Montréal et les nombreuses allusions à certaines

pages de son histoire, *Le Lac de glace* se laisse néanmoins lire comme le bon petit polar sans prétention qu'il est. Et cela, même si on ne peut pas ne pas se souvenir, au cours de sa lecture, du roman *La Constance du jardinier* de John Le Carré, nettement plus marquant et plus fort dans son évocation de ce genre de milieu. Lecture estivale honnête et enquête menée habilement, ce second titre de Farrow vaut la peine qu'on s'y arrête quelques heures durant.

AVIS AUX INTÉRESSÉS, l'Infini-théâtre présentera, du 28 juin au 14 juillet, à la salle Du Maurier du Monument-National, *Long, Long, Short, Short*, pièce de «Ferguson l'homme-théâtre», l'un des rares auteurs québécois, anglophone par surcroît, à vivre véritablement de sa plume. Ce qui n'est pas rien, convenons-en.

## LE LAC DE GLACE

John Farrow  
Traduit de l'anglais  
par Richard Crevier  
Grasset, collection  
«Grand format - Thriller»  
Paris, 2002, 426 pages

## ESSAIS

## Des rapaillages pour aujourd'hui

## CARNETS DE CAMPAGNE

François Barcelo et Jean-Paul Ladouceur  
Éditions Les Heures bleues  
Montréal, 2002, 128 pages



Louis Cornéliier

**D'**abord, une précision: ces *Carnets de campagne* n'appartiennent pas, à proprement parler, au genre essayistique. Constitués d'un mélange de croquis littéraires, de petites bucoliques sans prétention et d'aquarelles puissamment évocatrices, ils proposent néanmoins une vision de la campagne québécoise qui dénote un parti pris et impose la méditation.

Fruit du travail conjugué d'un écrivain dégourdi, François Barcelo, et d'un aquarelliste ultraraffiné, feu Jean-Paul Ladouceur, ces *Carnets de campagne*, magnifiquement édités et offerts à prix très abordable, s'inscrivent aussi dans une tradition littéraire canadienne-française composée d'ouvrages beaucoup plus proches de l'essai que d'un quelconque autre genre, celle des croquis campagnards consacrés à chanter les vertus d'un mode de vie décrié sain et plus propice que n'importe quel autre à l'élevation morale.

Voici donc (après, entre autres, Lionel Groulx et ses *Rapaillages* en 1916, Adjudant Rivard et son *Chez nos gens* en 1918, Georges Bouchard et son *Vieilles choses...* en 1926) les *Carnets de campagne* de François Barcelo, quintessenciés par les œuvres du maître aquarelliste Jean-Paul Ladouceur.

Ni prêtre colonisateur ni propagandiste terroriste — occupations d'ailleurs assez rares de nos jours — Barcelo, le citadin de toujours devenu habitant de Saint-Antoine-sur-Richelieu en 1992, contrairement à ses prédécesseurs, ne pontifie pas. Les sermons écologiques, les envolées naturalistes et les humeurs cha-

grines au sujet de la décadence urbaine ne font pas partie de son registre. Livre du bonheur simple à partager, ses *Carnets* conservent néanmoins, de la belle et vieille tradition dans laquelle ils s'inscrivent, l'essentiel: l'émerveillement, la modestie et un respect vaguement mélancolique devant le donné du monde, de même que la conviction que le passé ne doit pas tout passer pour que la vie garde un sens.

Absolument rustiques au sens premier du terme, les croquis de Barcelo évoquent la vie au bord d'une rivière, les paysages champêtres, les plantes, les animaux, les maisons de campagne, la vie quotidienne au village, les loisirs, les saisons, les travaux et le passage du temps. Partisan d'une esthétique de la naïveté qui convient bien à sa vision de la campagne, l'écrivain a aussi concocté des «rimettes» qu'il n'ose «appeler des poèmes parce qu'il leur manque souvent l'ingrédient essentiel de la vraie poésie: la vraie poésie», mais qui, malgré leur grande simplicité, n'en restent pas moins profondes.

«Je suis loin d'avoir vu / tous nos paysages, / mais montrez-moi une image / d'un endroit inconnu / et je vous dirai s'il est d'ici / ou d'un autre pays», écrit-il dans une magnifique formule qui résume avec force le sentiment d'appartenance de l'être à sa terre nata-

le. Plus loin, pour tenter de saisir ce qui distingue le rapport au temps et à la vie des ruraux de celui des citadins, il s'arrête au sort réservé aux objets: «Quelle différence y a-t-il / entre les objets des villes / et les objets des champs? / Ceux des villes ne sont pas moins utiles. / Mais on ne leur laisse pas le temps / de vieillir tranquillement / comme les choses et les gens / qui vivent près des champs.» Plus légère, cette saynète versifiée qui évoque le jardinage contient néanmoins une charmante petite leçon de pragmatisme séducteur qui nous rappelle notre statut d'*Homo faber*: «Les vieilles aiment bien / s'occuper de leur jardin. / Et les vieux / qu'elles aiment le mieux / sont toujours ceux / qui leur donnent un coup de main.»

Barcelo, enfin, n'oublie pas de réserver un avertissement aux urbains qui s'improvisent écologues et qui recherchent le charme des granges sans l'odeur qui l'accompagne: «C'est comme ça, le fumier: / il suffit que vous le humiez / le court moment d'un tout petit instant / pour songer à fuir loin des vaches et des champs. / Mais les cultivateurs cultivent / et les gens qui vivent / près d'eux n'ont qu'à se résigner, / se taire et se boucher le nez. / Vous voulez vivre au milieu des fermiers? / Il vaut mieux que vous la fermiez.»

Barcelo, on le constate, s'amuse surtout, et s'il moralise un peu, ce n'est qu'au passage et à feu doux. La tradition, toutefois, en fin de parcours, le rattrape et lui inspire ses pages les plus profondes et les plus intenses. Lui, l'anticlérical qui a «toujours tenu la religion pour une des pires inventions de l'homme», le voilà qui «commence à [se] réconcilier avec cette bonne vieille religion catholique romaine» parce que, écrit-il, «c'est un peu grâce à elle que nos villages sont si beaux».

Le concept de paroisse, qui lui était resté étranger en ville, lui apparaît soudain comme une réalité concrète et positive, gardienne d'un sens de la durée

qui permet au passé d'inspirer le présent. La religion, pour lui, signifiait «massacres», «guerres» et «injustices diverses». Voilà maintenant qu'il découvre que le curé de son village est «un homme tout à fait normal, incapable d'assassiner ses contemporains en grand nombre», et qu'il prend conscience que le catholicisme fut un indispensable ciment social.

«C'est dimanche et les voitures en procession / roulent toutes dans la même direction. / C'est sûrement l'heure de la messe. / Moi, je reste ici, sur mes deux fesses», écrit Barcelo afin d'indiquer que sa conversion n'a rien de religieux. Il ajoute toutefois: «À quoi sert / un presbytère / quand nos vicaires / sont tous partis, / et les deux tiers / de notre curé aussi? / Pourtant, comme tous les paroissiens, / j'aimerais bien / que mon village garde le sien.» Sa visite au modeste cimetière de son patelin, dans le même ordre d'idées, lui inspire cet éloge discret de la tradition qui vit en nous: «Les gens d'ici ont leur propre sens de l'histoire. Ils savent que leurs ancêtres n'aimaient ni les efforts inutiles ni les dépenses superflues.»

Mes compétences en arts visuels m'interdisent de me prononcer en détail sur la qualité des aquarelles de Jean-Paul Ladouceur qui animent ces *Carnets* tout autant que les textes de Barcelo. Je me contenterai donc de répéter ce que j'en ai déjà dit: elles sont superbes, lumineuses, et dénotent un attachement profond à la symbolique de leurs sujets (paysages saisonniers, granges, instruments aratoires, églises et un crucifix, un seul, mais combien émouvant).

Méditatifs sans être prétentieux, reposants sans abrutir, ces *Carnets de campagne* témoignent bellement du fait que si l'on ne rapaille plus aujourd'hui comme on le faisait hier, cette tâche n'a rien perdu de son sens pour autant.

louiscornellier@parroinfo.net

## HISTOIRE

## Deux papes devant Hitler

LOUIS CORNELIER

Pie XI et Pie XII furent-ils vraiment «les papes d'Hitler», comme certains historiens l'ont laissé entendre, dénonçant ainsi la complaisance de ces chefs spirituels devant le monstre nazi? Dans un ouvrage admirable de justesse et de nuance, l'historien suisse Marc-André Chaguéraud, spécialiste des travaux des historiens anglo-saxons sur la période 1932-45, répond avec brio à cette brûlante question.

Afin d'éviter le piège de l'anachronisme, Chaguéraud s'applique à restituer «les événements tels qu'ils ont été ressentis, les écrits, les déclarations des contemporains, même si certains peuvent paraître avec le recul du temps peu réalistes, voire naïfs».

En 1933, inquiet de la mainmise de plus en plus absolue d'Hitler sur l'Allemagne, le Vatican signe avec le chancelier un concordat par lequel il s'engage à abandonner ses activités politiques sur le territoire allemand en échange d'une reconnaissance des prérogatives spirituelles de l'Église catholique par l'État national-socialiste. Hitler jubile: les catholiques, ses seuls véritables ennemis depuis que les marxistes allemands ont jeté l'éponge, vont devoir se tenir tranquilles.

Pour le Führer, cette entente est strictement stratégique et constitue un premier pas vers l'éradication du catholicisme en Allemagne. En 1933, il déclare: «On est chrétien ou on est alle-



ARCHIVES LE DEVOIR

Chaguéraud parle de «demi-silences» pour résumer le comportement de Pie XII face au drame polonais.

mand, on ne saurait être les deux à la fois.» Pour Pie XI et son cardinal Pacelli (qui deviendra Pie XII), l'entente est aussi stratégique, mais en sens inverse: profondément opposés au nazisme, ils perçoivent le concordat comme une digue en mesure de sauvegarder l'institution catholique en Allemagne pendant une tempête qui ne saurait durer. Attentiste, la stratégie du Vatican, semblable à celles des communautés juives et des démocraties occidentales de l'époque, consiste à ne pas faire de vagues afin d'éviter le pire.

Mais le pire viendra, et Hitler, lui, fera bien des vagues. Sa politique de terreur envers les catholiques et les juifs ne connaîtra pas d'accalmie. L'Église catholique y assistera-t-elle avec complaisance? Chaguéraud est clair: non. À plusieurs reprises jusqu'à sa mort, en 1939, Pie XI appellera «les catholiques à la résistance spirituelle aux nazis» malgré le contexte de lâcheté collective. En 1937, l'encyclique *C'est avec une vive inquiétude* sera à peu près unanimement reçue comme une condamnation du nazisme, mais l'antijudaïsme du pape, qui n'était pas antisémite, entretenait tout de même une dangereuse ambiguïté.

Pape en temps de guerre, Pie XII aura-t-il un comportement à la hauteur de ses fonctions? Les conclusions de Chaguéraud, appuyées par une imposante documentation, sont nuancées. S'il est clair que Pacelli a choisi son camp, celui des démocraties occidentales, et qu'il s'est radicalement opposé à Hitler en multipliant les accusations à l'endroit de l'agresseur et les protestations auprès du gouvernement de Berlin, il n'en reste pas moins que ce ne fut pas assez, et l'historien Bernard Wasserstein n'a pas tort de le juger sévèrement: «Le principal souci de l'Église catholique dans la plupart des pays d'Europe, tout au long de la guerre, semble avoir été la survie des institutions ecclésiastiques plutôt que la défense de la morale universelle.»

Le blâme, toutefois, mérite d'être nuancé quand on considère, avec l'historienne Susan Zucotti, que «Pie XII avait de bonnes raisons pour craindre qu'une condamnation des persécutions nazies contre les Polonais catholiques rendrait leur situation encore plus difficile sans rien changer». Le raisonnement vaut, évidemment, pour la situation des juifs.

LES PAPES, HITLER  
ET LA SHOAH, 1932-1945  
Marc-André Chaguéraud  
Éditions Labor et Fides  
Genève, 2002, 176 pages

louiscornellier@parroinfo.net

## ESSAIS

## Les deux royaumes: la Bible revisitée

NAÏM KATTAN

Betty Rojzman relit la Bible et poursuit cette lecture par celle du Talmud. L'histoire de Léa et de Rachel résume pour elle le double destin d'Israël, une déchirure et un pardon. Elle s'imprègne des épisodes du Zohar, la base du mysticisme juif, et reprend l'histoire. Jacob quitte la terre de Canaan pour aller travailler chez son oncle Laban et se marier. À peine met-il les pieds à Padan Aram (l'Irak d'aujourd'hui) qu'il fait, près d'un puits, la rencontre décisive de sa cousine Rachel. Il l'embrasse, se rend chez son oncle et la demande en mariage. Celui-ci consent à condition qu'il travaille pour lui pendant sept ans.

La nuit des noces, ce n'est pas Rachel que Jacob trouve dans son lit mais sa sœur aînée Léa. La cadette ne peut pas se marier avant l'aînée, prétexte Laban. Jacob accepte de travailler sept autres années pour épouser la femme aînée. Léa est une épouse dévouée et désirable et elle donne sept enfants à son mari, alors que Rachel est frappée de stérilité. Voilà enfin le miracle: elle donne naissance à Joseph et, sur la route du retour au pays d'origine, elle engendre Benjamin et meurt en accouchant.

Les deux femmes incarnent le destin double d'Israël. Rachel est belle, aimée. Elle annonce le Royaume. Après avoir créé le monde, Dieu s'est mis en retrait, laissant à l'homme la tâche de le compléter. L'aspiration d'atteindre la perfection du Royaume est dévolue à Rachel et à sa descendance. Or celle-ci va d'échec en échec. Rachel est remplacée sur son lit de nocces par sa sœur et elle meurt en accouchant. Son fils Joseph, cet enfant de l'amour, est vendu par ses frères. En Égypte, il atteint le sommet de la hiérarchie, mais c'est en pays étranger. Il fait venir sa famille et, après sa mort, un nouveau pharaon prend le pouvoir et réduit les juifs à un esclavage qui dure quatre siècles. Le Royaume, celui du retrait de Dieu, s'éloigne. Saül, descendant de Rachel, cherche à combiner rigueur et miséricorde dans une confu-

sion qui lui fait perdre la royauté. Enterrée sur la route qui mène à Jérusalem, où le Temple sera construit, Rachel incarne l'attente.

Les descendants de Léa sont Yéhouda puis David, grand bâtisseur du Royaume qui met la main à la pâte, se bat, tue, fait tuer et, en même temps, aime ses femmes, chante et danse devant la Torah. C'est l'autre Royaume, celui qui est installé sur Terre. Deux messies viendront qui seront les descendants des deux filles de Laban.

La lumière divine est aveuglante et personne, sauf Moïse, n'a pu regarder la Face et rester en vie. D'où le choix de la lune et non du soleil pour indiquer le passage du temps dans le judaïsme. Selon une légende que rapporte Betty Rojzman, Dieu demande qu'on porte un sacrifice expiatoire à la lune comme un remords de ce monde consumé. La flamme de Rachel ne s'éteint pas:

«Mais de ce pardon, la fille de Laban n'a pas cure, et se lève, chaque nuit, pour parcourir le ciel; lui parlant, encore, comme elle le croyait; et se lève divagante, dépossédée, en réclamant l'étoile.»

Le Pardon à la lune est d'une grande beauté. Rojzman y rapporte, y amplifie une légende talmudique d'une merveilleuse richesse. Dans son deuxième livre, publié la même année, *Une rencontre improbable*, elle poursuit la quête. Ne s'appuyant plus uniquement sur la Bible, elle cite Freud, Henry James et Heinrich von Kleist. Ses pieds bien plantés sur terre, Rojzman parle souvent, quoique indirectement, à la première personne. L'aspiration au Royaume persiste, se poursuit mais est traversée par d'autres incidences, affrontée d'autres obstacles.

Rojzman a recours à Freud en racontant l'histoire de Grady qui se délivre de l'image par une rencontre. Nous revenons alors à la rencontre de Jacob avec Rachel près d'un puits, la source qui surgit du fond de la terre... L'émoi, l'amour qui conduit à la rencontre de la reine du Cœur est le symbole de l'intervention du hasard. Cette rencontre n'est pas concluante, demeure improbable

jusqu'au moment où, en présence du buisson, l'inconnu fait connaissance de l'accueil:

«Moïse ne voit que d'être maintenant caché, aveuglé par la main qui le protège. C'est Dieu lui-même qui le recouvre ainsi de son ombre, qui l'empêche de contempler: non pour notifier seulement son infirmité, sa faiblesse à saisir, mais dans un geste d'enveloppement tendre, qui est abri; afin que l'homme vive en sa différence, confié au dénuement de la matière, pris aux scories de la terre, à l'essentielle vérité du couchant. C'est Dieu cette fois qui s'incline, se couvre la Face, afin que l'enfant Moïse soit sauvé, afin qu'en sa chair d'homme la finitude reste intacte.»

Moïse, l'homme le plus humble, le plus proche de Dieu, meurt, doit mourir avant d'entrer dans la Terre, cette promesse encore insaisissable:

«Mais la vie réclame: un autre homme se désigne à l'amour de la femme dans l'approximation, un autre roi sur le trône d'Israël, un autre chef à la tête des armées.»

Depuis Moïse, nous éprouvons tous la proximité de la rencontre décisive et nous vivons l'événement qui nous échappe, conclut l'auteur.

Ce livre est plus complexe que le premier car Betty Rojzman évite de livrer le récit d'une expérience personnelle. Pour elle, la rencontre demeure improbable car la subjectivité tente, sans jamais réussir d'atteindre le Royaume. La Bible demeure le centre de cette quête même lorsqu'elle englobe la psychanalyse et la philosophie dans cette marche vers le sens dont la tentative de le décrypter est perpétuelle.

## LE PARDON À LA LUNE

Essai sur le tragique biblique  
Betty Rojzman  
Gallimard  
Paris, 2001, 119 pages

## UNE RENCONTRE IMPROBABLE

Betty Rojzman  
Gallimard  
Paris, 2001, 217 pages

## SOCIÉTÉ

## Dieu et la question d'enfant

NAÏM KATTAN

De la collection «Qui donc est Dieu», on connaît déjà les textes de Jean Grosjean, de Charles Juliet, de Marc-Alain Ouaknin... C'est au tour d'Anne Dufourmantelle, philosophe et psychanalyste, de répondre aujourd'hui. Dans ce dessein, elle consacre un chapitre à chacun des quatre mots de la question qui, pour elle, jalonnent l'histoire de la philosophie.

Sans s'y attarder, elle fait d'abord référence à des textes bibliques. Elle passe ensuite en revue les réflexions des philosophes, de Socrate à Spinoza, de Heidegger à Wittgenstein. La question est d'abord posée par l'enfant qui git en chacun de nous, enfant que nous n'écoutons plus, par distraction ou, pire, par choix de faire taire cette voix qui devient murmure, chuchotement.

Anne Dufourmantelle cite abondamment Emmanuel Lévinas, qu'elle oppose à Heidegger, celui qui propose une équivalence entre Dieu et l'Être. Il s'agit là, d'après Lévinas, d'une abstraction qui conduit à la négation de la présence de Dieu. Il croit plutôt que la présence divine est celle de l'Autre, de l'Étranger, qui nous force à reconnaître Son visage, à en prendre la responsabilité. Dieu s'affirmerait ainsi dans l'altérité. Il n'y a pas que le je et le tu énoncés par Martin Buber, mais également le il, l'extérieur, le troisième. La parole naît de la présence de l'Autre et c'est par elle que l'interrogation commence. Grâce à la voix de l'enfant, l'humanité émerge d'une ancienne insomnie. Cette voix n'est pas celle de l'innocence mais celle de l'événement qui se parole.

L'humanité, écrit Anne Dufourmantelle, ne se caractérise

pas par la bonté, car le mal est inhérent aux actes de l'homme. Elle se demande si Dieu ne hait pas l'humanité, celle du crime et de la destruction, que Sa présence empêche de sombrer définitivement dans la mort. L'homme est accablé par le sentiment de peur, mais Dieu permet le passage de la peur à l'oubli.

Au moment de s'endormir, l'enfant attend qu'on lui raconte une histoire où les noms et les lieux que l'adulte récite, en se dégageant lui-même de l'insomnie, s'évanouissent dans la paix, quitte à devoir l'inventer pour que l'enfant trouve le sommeil.

## UNE QUESTION D'ENFANT

Anne Dufourmantelle  
Éditions Bayard, collection  
«Qui donc est Dieu?»  
Paris, 2002, 146 pages

Olivieri  
librairie • bistro

UN BISTRO  
DES DIZAINES D'ÉVÉNEMENTS  
DES MILLIERS DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
Tél. : 514-739-3639  
Fax : 514-739-3630  
service@librairieolivieri.com

## DE VISU



ARCHIVES LE DEVOIR

Pour l'enseignant Alexandre David, il s'agit d'«une expérience particulière», l'environnement étant on ne peut plus inspirant.

## Une université à Percé!

L'Université Laval met sur pied l'École internationale d'été en arts visuels et en architecture

Dans la Villa Frederick James, une somptueuse et ancestrale maison juchée sur le mont Joli qui surplombe la ville de Percé, on explorera les différentes notions de paysage en création picturale.

THIERRY HAROUN  
LE DEVOIR

Percé — Après quatre ans de préparation et de concertation avec les instances locales, la première activité de l'École internationale d'été de Percé, un atelier-séminaire en création picturale, s'est tenue du 15 au 26 juillet. Onze étudiants québécois ont eu l'heur de participer à ce premier cours de niveau universitaire de deuxième cycle afin d'explorer les différentes notions de paysage en création picturale sous forme de séminaires et d'ateliers pratiques en s'inspirant des lieux pour perfectionner leur pratique artistique.

Toutefois, bien que l'atelier-séminaire en photographie numérique, prévu du 29 juillet au 9 août, ait dû être annulé pour des raisons «d'organisation de dernière minute», Claude Dubé, le doyen de la faculté de l'aménagement, de l'architecture et des arts visuels de l'Université Laval et démissionnaire de ce projet «unique en région», se dit «très satisfait» de cette première expérience.

M. Dubé pense déjà à l'an pro-

chain et assure, en entrevue au *Devoir*, qu'à l'été 2003 pas moins de trois cours, échelonnés sur une période de six semaines, seront dispensés, dont un en architecture. À plus long terme, Claude Dubé espère atteindre un «rythme de croisière» qui permettra à l'école d'offrir huit cours qui s'étendront de mai à septembre en attirant du même souffle des étudiants nord-américains et européens.

### Une sorte de reconnaissance

Selon M. Dubé, cette école se veut pour l'Université Laval non seulement un lieu de création et de recherche pour ses étudiants mais aussi une contribution au développement de la Gaspésie. Il encourage d'autres universités à aller voir ce qui se passe en «région». «Percé, dit-il, est un lieu mythique et l'on veut avec ce projet singulier redonner à Percé la place culturelle qui lui revient comme c'était le cas dans les années 1970 avec le Centre d'art de l'artiste Suzanne Guité.» La fille de la peintre et sculptrice gaspésienne Suzanne Guité, Marie-Josée Tommi, a d'ailleurs participé à titre d'étudiante au cours de création picturale. «Je suis ravie de mon expérience, dit-elle. Ça faisait longtemps que je voulais me confronter à d'autres du métier. J'ai senti une ouverture, une nouvelle façon de voir, et j'avais ce goût d'être critiquée.»

Marie-Josée Tommi voit dans la venue providentielle de l'Uni-

versité Laval dans sa petite ville gaspésienne une certaine «reconnaissance» de l'apport culturel et artistique de Percé au Québec. «Jusqu'à présent, on était comme à l'autre bout du continent, face à l'océan. Ça faisait longtemps que j'espérais voir une université à Percé.»

Pour sa part, Alexandre David, l'enseignant, a confié qu'il s'agissait d'«une expérience particulière», l'environnement étant particulièrement inspirant. «Les étudiants se sentent comme un groupe uni, contrairement à ce qui se passe dans les cours à l'université [en milieu urbain]. Il y a une impression de huis clos, une sensation de proximité.»

La Villa Frederick James, qui appartient à la Fondation Héritage canadien du Québec, fut construite par le peintre

américain du même nom vers 1888 à partir d'une petite maison gaspésienne démenagée sur le mont Joli. Il s'agit d'une demeure d'allure victorienne constituée d'une toiture de double type (ap-

«On veut avec ce projet singulier redonner à Percé la place culturelle qui lui revient»

pentis et mansard à deux eaux et terrasses en croupe) et d'une façade avec ailes en saillie, fenestration en baie, œils-de-bœuf, balustrade à barreaux de bois ouvragés. La villa se caractérise par son aspect Shingle, une particularité des bâtiments de style néo-Queen Anne, aux murs en grande partie couverts de bardeaux.

Le coût du projet de l'École internationale d'été en arts visuels et en architecture de l'Université Laval est évalué, pour cet été seulement, à 30 000 \$, ce qui comprend la location de la villa.

## EXPOSITIONS

## L'aire du vide

HOMMAGE  
À YVES GAUCHER  
Galerie Leonard & Bina Ellen  
Université Concordia  
1400, de Maisonneuve Ouest  
Jusqu'au 3 août

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

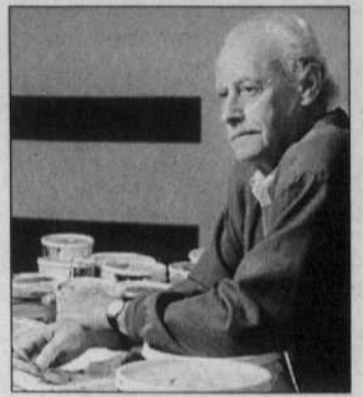
Nous nous en serions voulu de ne pas attirer votre attention sur cette exposition. Tout simplement parce qu'elle rend hommage à l'un des artistes importants du Canada, tout au long d'une carrière que la mort a interrompue il y a deux ans. *Hommage à Yves Gaucher* permet à des collègues et à des étudiants de manifester leur respect envers ce remarquable défenseur de la peinture abstraite, ce maître graveur et pédagogue convaincu qu'a été Gaucher.

L'exposition, qui se termine samedi prochain, a été mise sur pied par le peintre David Elliott, lui-même enseignant à l'université Concordia; elle réunit des gens qui ont côtoyé et apprécié l'artiste. Ainsi ces artistes ont-ils été choisis moins en raison des parentés esthétiques ou thématiques que leurs œuvres permettent de souligner qu'en raison des rapports qu'ils ont pu développer avec Gaucher comme collègue ou étudiant. L'exposition est conçue comme un tombeau en l'honneur du disparu. Comme l'écrit Elliott dans le dépliant qui complète la présentation, «l'exposition est une célébration d'Yves Gaucher en tant qu'artiste, enseignant et membre important de la communauté de Concordia».

Il s'agit de la première manifestation d'ampleur à la mémoire de cet artiste radical. L'an dernier, par contre, le Musée des beaux-arts de Sherbrooke avait accueilli un hommage à Gaucher, une œuvre de l'artiste et photographe Richard-Max Tremblay, un ami intime de celui qui a voué sa vie à secouer les registres de l'abstraction en peinture et en gravure.

Avant même de franchir le seuil de l'exposition, une toile de Gaucher accueille le visiteur, accrochée dans une vitrine où se reflète l'environnement, ce qui empêche de mesurer la pleine valeur de la toile qui cherche, comme plusieurs des œuvres de l'artiste, à mettre en tension les plages de couleurs et le poids qu'elles peuvent avoir à l'intérieur d'une surface peinte, une qualité de présence infléchie par les variations de couleurs dont le peintre savait tirer parti. Une seconde œuvre de Gaucher, magistrale dans sa manière de marier des couleurs discordantes, corrigée ce ratage.

Parmi les artistes qui figurent dans la présentation se retrouvent quelques noms qui ont déjà



SOURCE RICHARD-MAX TREMBLAY  
Yves Gaucher, immortalisé par son ami intime, le photographe Richard-Max Tremblay.

marqué l'histoire de l'art récent au pays et ailleurs, dont Jana Sterbak, Betty Goodwin, avec la gravure d'un des gilets autrefois portés et qui renvoient à sa propre biographie, est l'une des artistes, avec Danielle Blouin, qui permettent d'introduire dans l'exposition des œuvres gravées qui évoquent, dans leur forme et leur

L'exposition  
*Hommage à Yves Gaucher*  
est conçue  
comme  
un tombeau  
en l'honneur  
du disparu

manière de ne pas s'en tenir à des propositions convenues en gravure, l'artiste qu'a été Gaucher en repoussant le domaine du possible en gravure. En peinture, l'exposition donne l'impression que les étudiants qui ont fréquenté Gaucher sont arrivés à des propositions passablement éloignées de l'art de Gaucher, rompu à la rigueur d'une géométrie tendue par des essais vertigineux. Par

contre, autant Marc Séguin, dans un tableau réussi (un amalgame d'abstraction expressionniste et de figuration réaliste), que la très jeune Jennifer Lefort, qui manie avec efficacité, bien que de façon encore décorative, le vocabulaire de l'abstraction lyrique, parviennent à donner le sens du vertige que Gaucher lui-même cultivait.

L'exposition entière est habitée par le vide, celui qui peut rendre risquée la composition de tout peintre mais aussi celui qu'a laissé Gaucher en s'éteignant. En ce sens, l'absence est signifiée de manière grossière par Marc Garneau, qui a fixé au mur, entre deux gravures, une chaise à la géométrie rigoureuse désertée par son utilisateur, intitulée, littéralement, *Absence*. Le silence et l'effacement rôdent autour de ces œuvres, tout spécialement chez Brigitte Radecki et Antoinetta Grassi, des œuvres qui détournent le modernisme en peinture, un mode critique qui résume tout entier leur travail sur l'écriture.

L'exposition est complétée par une sélection d'œuvres d'amis et de collègues de Gaucher, puisées dans la collection de la galerie, dont celles de Charles Gagnon, Russel T. Gordon ou John Howard, qui viennent fort à propos donner un sens de l'histoire, histoire à laquelle Gaucher a largement contribué.

20<sup>e</sup> édition

SYMPOSIUM international  
d'art contemporain  
de Baie-Saint-Paul

Ouverture officielle

Le vendredi 2 août à 16 heures,  
11, rue Forget

Animé par le Quatuor Cartier

Mercedes Perez Bergliaffa (Ontario)  
Louise Boisvert (Québec)  
Jérôme Bouchard (Québec)  
Dalia Chauveau (Québec)  
Hugues Dugas (Québec)  
Nathalie Grimard (Québec)  
Neal Livingston (Nouvelle-Écosse)  
Nicus Lucà (Italie)  
Catherine Marcogliese (France)  
Monique Mongeau (Québec)  
Tania Girard Savoie (Québec)  
Marc Séguin (Québec)  
Catherine Sylvain (Québec)  
Bruno Tremblay (Suisse)  
Paul Lussier, directeur artistique

FORUMS, CONFÉRENCES, TABLES RONDES, DANSE, POÉSIE, MUSIQUE

Le Symposium est subventionné par:

Patrimoine Canada, Conseil des arts et des lettres Québec, Québec, et commandé par: La Collection 13 Inter-Québec, ARTV, Banque Nationale, Power Corporation - Le Devoir - La Soleil Le Domaine Forget



Le Centre d'art de Baie-Saint-Paul  
23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul (Québec) Canada G3Z 2J2  
Tél.: (418) 435-3681 Téléc.: (418) 435-6269  
www.centredart-bsp.qc.ca courriel: cartbsp@charlevoix.net

Les Arts visuels

Pour l'horaire complet, consultez

LE DEVOIR

L'Agenda

Dernière chance!  
Il reste quelques places  
pour les excursions du

Jeu 1<sup>er</sup> août  
les plantes aromatiques  
et le BONSAÏ

Mardi 6 août  
le sculpteur BOURDELLE  
au Musée du Québec

et, en septembre,  
Vaudreuil, Sherbrooke...

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS  
(514) 276-0207

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

LE DEVOIR

DE VISU

SÉMAPHORES L'événement d'art actuel de Lévis 2 juin au 27 octobre 2002 / www.regart.levinux.org

EXPOSITIONS

Fossoyeurs d'ombres vivantes

Le Festival international de jardins de Métis réserve de fort agréables surprises

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

Comme le proclament avec assurance les organisateurs de l'événement dans le texte qui nous présente l'édition en cours: «Le Festival international de jardins est un forum d'innovation et un laboratoire d'expérimentations qui veut stimuler la création nouvelle et favoriser l'exploration du jardin selon toutes ses déclinaisons [...] Fort d'une reconnaissance internationale acquise dès sa première édition, ce festival de création a réussi, en peu de temps, à faire de Métis un rendez-vous incontournable pour tous les amateurs de nature et de culture, en offrant aux visiteurs de nouveaux territoires de découvertes et en leur permettant de vivre des expériences sensorielles inédites.» Dans l'ensemble, on pourrait dire qu'il y a une belle concordance entre les désirs formulés par la direction du festival et les œuvres livrées par les artistes invités.

Toutefois, en ce qui a trait aux expériences sensorielles inédites,

À première vue, on a l'impression qu'une main animée par de mystérieux desseins a retiré les dalles recouvrant cette constellation de tombeaux

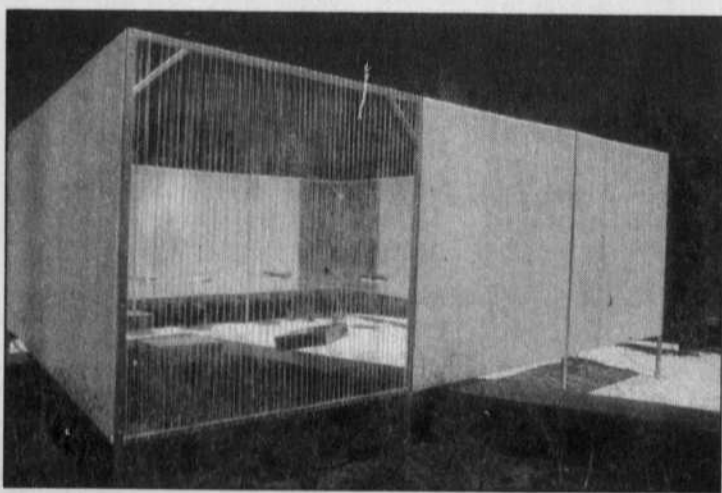
a repris l'idée originale en lançant un concours canadien à l'issue duquel dix propositions ont été retenues. A celles-ci s'ajoutent deux cabanes de designers britanniques déjà présentées à Glasgow. Le résultat est tout simplement emballant. Dans ce petit village improvisé se trouve exposé le principe même du laboratoire voué à l'exploration de nouveaux territoires. Il y en a de tous les styles: une cabane transparente en Plexiglas bleu; un magnifique petit jardin suspendu au-dessus de trois troncs d'arbre porte-outils de jardinage et servant de support aux frêles cloisons de verre; une cabane à deux versants recouverte d'un tissu extensible beige dont la surface est parsemée de curieuses proéminences causées par le désordre intérieur des outils rangés pêle-mêle; une archemiroir aux infinis reflets, œuvre qui évoque le travail de l'Américain Dan Graham, artiste qui s'est penché depuis près de vingt ans déjà sur le riche imaginaire de la hutte primitive, lointaine ancêtre des folies et cabanes de jardins. Une exposition débridée qui nous démontre que la standardisation est le pire ennemi de l'imagination et la grande complice de l'ennui.

La zone réservée aux jardins temporaires représente ce que l'on pourrait appeler la partie plus «symposium» que «festival» de l'événement, au sens où se manifeste dans ces propositions jardinières un salvateur esprit de confrontation d'idées entre les divers participants. À ce chapitre, un bon tiers des concepteurs sélectionnés font preuve d'une force d'expression qui laisse le visiteur béat d'admiration. En revanche, quelques projets déçoivent par leur conventionnalisme, voire même, dans quelques cas, par leur amateurisme.

Le pays invité cette année est le Royaume-Uni. La Méditation sur l'art des jardins et l'architecture de paysage du Londonien Christopher Bradley-Hole se veut, selon la notice d'identification de l'œuvre, «une expression abstraite sur le thème de la stratification et de l'interaction des éléments jardiniers et paysagers». Mais ce labyrinthe complexe formé de jeux de niveaux, de deux impluviums d'acier et de deux podiums verts a un petit quelque chose de monotone qui ne donne pas envie d'y rester et d'y consacrer le temps nécessaire au déchiffrement de sa structure. L'entreprise de déconstruction aux échos vaguement modernistes de Bonita Bulaitis ne convainc pas non plus. Aussi toc

La cabane idéale

La Cabane idéale est une heureuse initiative inspirée d'une exposition semblable intitulée The Ideal Hut Show présentée dans le cadre de l'événement Glasgow UK City of Architecture and Design. On



Les trois projets britanniques ont peine à lever en raison de cette obsession de l'horizontalité qui les caractérise.



Sur fond de terre battue, les architectes paysagistes romains Marco Antonini, Roberto Capecci et Raffaella Sini ont creusé 49 fosses disposées aléatoirement. Une proposition forte, radicale et prégnante. PHOTOS MICHEL LAVERDIÈRE

que chic, cette interpénétration de parallélépipèdes suspendus, de lignes brisées et de figures géométriques insolites parvient à déboussoler, certes, mais elle dégage peu de sens. Le troisième artiste britannique, Paul Cooper, nous propose quant à lui de petites expériences domestiques sur les plantes que chacun pourrait conduire chez lui. S'inspirant de l'approche productiviste qui caractérise le monde végétal, le sculpteur n'hésite pas à renverser l'ordre des choses vivantes et à piquer notre curiosité. Mais là encore, si l'artiste nous invite à réfléchir sur un point sensible et déterminant dans les pratiques horticoles — le rendement que l'on exige des plantes —, la forme que prend son œuvre reste soumise au schéma de la grille. Il résulte de ces trois participations nationales inscrites à l'intérieur d'un vaste rectangle un statisme qui s'apparente à ces effroyables alignements de serres qui pullulent dans plusieurs coins de pays.

Après avoir arpenté ces trois projets britanniques qui s'en tiennent obstinément à l'horizontalité et qui, par conséquent, peinent à lever, celui des Américains Taco Iwahima et Christopher Bruce Matthews arrive comme une bouffée d'air frais. You Are Here, tel est le titre de ce projet qui fait appel à la conscience du lieu que l'on éprouve au moment où un dispositif nous y invite. On commence notre exploration de l'œuvre en fendant de notre passage une immense bannière sur laquelle le titre est inscrit en grosses lettres blanches: YOU ARE HERE. Agissant ici à la manière d'une locution interjective, le titre nous attire vers le lieu désigné: un petit pré vert salement clôturé. Mais auparavant, il nous faut franchir une jungle de blancs rubans qui soutiennent autant d'anneaux de métal. En se frappant les uns contre les autres, ces anneaux produisent une musique qui provoque de suaves résonances entre le visuel et le sonore. En sortant de cette représentation jardinière polyphonique, on aperçoit un

monticule de sable séparé en deux et derrière lequel s'étale l'œuvre stupéfiante des architectes paysagistes romains Marco Antonini, Roberto Capecci et Raffaella Sini. Sur fond de terre battue, les artistes ont creusé 49 fosses disposées aléatoirement. À première vue, on a l'impression qu'une main animée par de mystérieux desseins a retiré les dalles recouvrant cette constellation de tombeaux. Chacune de ces fosses contient un fond végétal... sans doute la zone d'ombre à laquelle le titre se réfère. Cette taxinomie sommaire du vivant embaumeur d'air laisse entrevoir la possibilité d'un imminent surgissement de ce qui est resté jusque-là tapi dans l'ombre: une discrète et fragile flore. Une proposition forte, radicale et prégnante. On regrettera sa disparition. D'ailleurs, pourquoi ne pas envisager la sauvegarde des meilleurs projets réalisés depuis la fondation du festival? Chaque édition génère ses petits chefs-d'œuvre. Il serait peut-être temps de se constituer une collection?

L'Atelier Big City de Montréal a conçu un projet qui s'éloigne passablement du concept de jardin. Faisant preuve d'une habileté de Sioux (le nom «métis» provient du micmac metiou, qui veut dire lieu de réunion, mais le même mot en grec signifie ruse), les architectes ont érigé une spectaculaire rampe nous invitant à la contemplation d'une vue sur le golfe Saint-Laurent. S'il y a présence d'un jardin ici, c'est du jardin mythique des origines du monde qu'il s'agit, autant dire un jardin hors de portée. Une fois redescendu de ce belvédère tout de bois construit et aux couleurs fruitées, on peut à loisir s'abriter et se rassembler sous cette même structure... le temps de refaire le monde sous un bon toit, entre amis.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JARDINS

Jardins de Métis, Grand-Métis Jusqu'au 15 septembre

ART IN SITU - EXPOSITIONS - VISITES DES SENTIERS POÉSIE - CONFÉRENCE ET TABLE RONDE



Andrée-Anne Dupuis-Bourret et Laurent Lamarche Jérôme Fortin Nathalie Levasseur Sonia Robertson Paul-Marie Lapointe Poète Martine Simard-D'Arc Commissaire René Derooin Directeur artistique

1303, Montée-Gagnon, Val-David Tél : (819) 322-7167 Téléc. : (819) 322-6137 Courriel : r.derouin@val-david.net

Vous stationnez dans la cour de l'école Saint-Jean-Baptiste, à Val-David, et une navette vous transportera sur le site de la Fondation Derooin.

VAL-DAVID 6<sup>e</sup> SYMPOSIUM INTERNATIONAL

ESPACE ET DENSITÉ

Art contemporain et multidisciplinarité Du 10 août au 8 septembre 2002 Samedi et dimanche de 11 h à 18 h

10 août à 14 h

Inauguration officielle en présence des artistes



LA FORÊT ENCHANTÉE GRANDE INSTALLATION COLLECTIVE

500 PARTICIPANTS DES TROIS AMÉRIQUES un « WORK IN PROGRESS » Sur le territoire ou en communication virtuelle Une œuvre de solidarité sur la richesse des cultures des trois Amériques Autour de l'œuvre La Pêche miraculeuse réalisée en partenariat avec la Biosphère de Montréal



Yvan Lamonde Gilles Lapointe Pierre Nepveu Michel Gonneville François-Marc Gagnon Conférence et table ronde Culture et Américanité Le samedi 7 septembre à 14 h